

## Educateurs et écriture

Un atelier d'écriture, quoi de mieux pour se mouiller ?

« *À présent, laissez l'encre couler sur le papier. C'est l'encre qui forme les mots, pas vous. Laissez venir...* »

Cette injonction bienveillante, Bénédicte Wantier la propose à la vingtaine de participants de l'atelier « Educateurs et écriture », majoritairement éducateur.trice.s dans les secteurs du handicap, du sans-abrisme et de l'aide à la jeunesse. Bénédicte Wantier est formatrice dans une haute école à Tournai dans la section des éducateurs spécialisés. Philologue romaniste de formation, elle travaille sur l'écriture à la fois en haute école, mais aussi dans des institutions spécifiques, à l'occasion de formations à l'écriture professionnelle. C'est que ce thème est de plus en plus important dans le métier d'éducateur : *« Je m'y suis intéressée à la suite d'une expérience avec des éducateurs dans l'enseignement de promotion sociale : il y a 20 ans, un petit groupe d'étudiants posaient la question de l'écriture dans une classe de 120. « Apprenez-nous à... », me demandaient-ils... Pour répondre, j'ai proposé qu'ils me racontent plutôt comment ils faisaient. Et j'ai commencé à explorer le paysage de l'écriture des éducateurs sur le terrain, dans les institutions, à partir de ce qu'ils me racontaient. Aujourd'hui, la question de l'écriture est devenue fondamentale... »*

**D**e cette exploration du paysage de l'écriture sont extraits des textes courts.

Ils ont été rédigés par des éducateurs, qu'ils soient étudiants ou qu'ils travaillent déjà. *« Aujourd'hui, à travers ces textes, c'est un peu comme si ces éducateurs étaient présents symboliquement et partageaient leur avis »,* poursuit Bénédicte Wantier qui les exploite pour présenter ce paysage aux participants. *« En termes d'écriture, le travail de l'éducateur semble immuable. Mais même si les choses semblent un peu figées dans les routines et les pratiques, la nuance et la singularité de ce qu'on raconte quand on écrit comme éducateur est dans la vibration de ce qui se passe*

*entre l'éducateur - qui écrit avec qui il est, son histoire, son identité - et la personne accompagnée. Les textes que je vous présente pointent quelques enjeux de l'écriture pour l'éducateur. »*

→Un premier enjeu est d'**oser écrire**.

Les éducateurs osent écrire mais ont des difficultés : *« On n'arrive pas à mettre en mots le travail de fond et pourquoi il est fait »*; *« On se sent calé : quand il faut raconter ce qu'il s'est passé, on s'en tient aux événements et pas aux réflexions. »*

Une autre question liée à cet enjeu est liée au pouvoir de l'écriture : comment écrire afin de dire l'essentiel de manière synthétique, avec quelques mots stratégiques ?

Par ailleurs, les éducateurs ont du mal à valoriser ce qu'ils font : *« Parfois, j'ai tendance à minimaliser le travail qu'on réalise, en mettant des guillemets et en ajoutant des nuances plus humbles. »*

Un autre sujet que les éducateurs évoquent dans leurs textes courts est le temps et l'analyse qu'exige l'écriture professionnelle : une attention sur le fond est nécessaire et parfois on risque de faire perdre du sens à ce qu'on a voulu écrire en utilisant des mots inadéquats.

L'écrit peut en effet également refléter l'engagement, notamment par le choix des mots, indicatifs du parti qu'on prend...

→Outre le fait d'oser écrire, il faut aussi souligner un deuxième enjeu : les éducateurs **doivent écrire**... Mais les conditions dans lesquelles les éducateurs doivent écrire sont questionnées... Manque de recul, manque de temps de réflexion... *« Les mots seront-ils suffisants pour refléter au mieux ce que nous souhaiterions mettre en place au niveau pratique ? »* On doit séduire les pouvoirs mandants, mais avec quels mots porteurs de signification... ; *« Les autorités sont en demande d'avoir des écrits de plus en plus concrets. Brefs et concis, et qui peuvent parfois délaissé le côté humain qu'on pourrait intégrer au rapport. »*; dans cette obligation d'écrire, il y a aussi *« la surcharge administrative qui fait que les autorités nous demandent de simplifier avec une perte de qualité »*.

La routine et une forme d'accommodation sont aussi pointées : *« Les écrits, c'est bien, on en a de plus en plus mais comme on a des procédures, on ne s'en rend pas compte ».*

La question du sens se pose alors : les procédures permettent de gagner du temps, mais le sens du métier est-il encore présent ? Et puis, une réalité spécifique est évoquée : *« Une plainte a été déposée par une famille auprès d'une instance. Les écrits de plusieurs années ont été utiles pour permettre aux auditrices une prise de position. Après cet événement, nous avons eu peur d'écrire. »* Cette inquiétude sur la portée des écrits concerne non seulement le fait que des écrits servent à instruire des dossiers de plainte, mais aussi les programmes informatisés communs dont de plus en plus d'institutions se dotent. Ces programmes ont des atouts puisqu'on y écrit facilement, mais, déontologiquement, qu'est-ce que cela interroge ?

*« Le cadre, c'est comme une peinture. On peut y mettre les touches, les couleurs, les dessins qu'on veut, en restant toujours à l'intérieur. On ne se cache pas derrière des arrêtés. Le code, c'est une appropriation »...* ou comment les éducateurs cherchent, dans ce qui leur est demandé, des manières d'exister avec des façons de faire et d'être différentes et une logique d'appropriation.

→Le troisième enjeu perceptible dans les textes des éducateurs est le **« pourquoi »** et **« pour qui »** on écrit...

Comme dans cette AMO où les éducateurs racontent les familles et les jeunes avec lesquels ils travaillent : *« Nous sommes des travailleurs de première ligne, les mieux placés pour voir, comprendre, entendre ce qui se passe pour ceux qui sont fragilisés. Ecrire au quotidien, c'est aussi porter leur voix. »*

Une voix que les éducateurs portent hors les murs de l'institution, au-delà d'une écriture fonctionnelle au sein des services dans lesquels ils travaillent.

*« Les éducateurs écrivent trop peu. Or l'écriture est un outil de travail, et c'est aussi une manière d'attirer l'attention sur la profession mais aussi sur les problèmes de société que nous observons chaque jour. »*

Cela pourrait aussi être exprimé par les questions **« Qui sommes-nous ? »** et **« Qu'avons-nous à raconter de qui nous sommes ? »**

Parfois aussi, on écrit pour protéger un résident, dans une forme d'écriture un peu subversive, qui permet de cadrer différemment, de nuancer un incident, afin que le résident puisse encore rester et que le travail entamé avec lui puisse se poursuivre.

A certains moments, les éducateurs écrivent pour eux. C'est la question de la prise de recul par l'écrit. Au sens propre, il ne s'agit pas d'un écrit professionnel, mais gratter quelques mots sur un carnet qu'on garde en poche permet de distinguer une situation vécue ou une frustration difficile à exprimer oralement.

Enfin, les éducateurs se disent souvent qu'ils doivent écrire quand ça ne va pas, c'est-à-dire écrire uniquement le négatif, alors qu'écrire le positif est important. Dans leurs textes, « le monde des possibles » est une expression qu'ils ont utilisée plusieurs fois, signe de leur créativité. *« Il suffit de se lancer. Nous pouvons, je peux le faire. »*

Pendant cette présentation, *« j'ai vu plusieurs personnes qui opinait du chef »* précise Bénédicte Wantier. *« Vous avez certainement envie de réagir, parce que certaines phrases des éducateurs vous ont parlé plus que d'autres. Elles sont disponibles sous forme d'affichettes, en différents formats et plusieurs exemplaires, qu'il vous suffit de choisir, au départ de laquelle vous auriez envie de raconter quelque chose... »*

Outre le texte choisi comme point d'inspiration, Bénédicte Wantier demande aux participants de tous commencer leur texte par la même phrase : *« Les éducateurs écrivent, c'est un fait. Et j'ajouterais que... »* Elle ajoute : *« Et à présent, laissez l'encre couler sur le papier. C'est l'encre qui forme les mots, pas vous. Laissez venir... »*

Pendant la phase d'écriture, Bénédicte Wantier prend la plume elle aussi.

Une dizaine de minutes plus tard, une lecture de partage est entamée.

A la demande de Bénédicte Wantier, le public ne commente ni n'applaudit les textes lus... *« Les personnes qui ont envie de partager lisent leur propre texte, afin que chacun puisse prendre sa place par sa lecture. »*

Les lectures s'égrènent, complétant les écrits initiaux des éducateurs. En voici quelques extraits.

*« La couleur, les mots donnés par ce que la personne veut bien me dire, parfois rien, parfois beaucoup. J'écris les mots qui le disent. L'autre les lira comme il le sent... »*

*« Les mots sont représentatifs des maux du corps et de l'esprit. Pouvoir les mettre sur papier, c'est sortir la tête du guidon, passer de l'observation à un stade plus réflexif. Prendre le temps de choisir des mots. Ecrire permet de donner du sens à l'action qui a été posée (quels besoins de l'enfant n'est-il pas rencontré ?). Ecrire, c'est élever le regard. Ecrire, c'est garder une trace redoutable et redoutée. »*

*« On nous demande parfois l'impossible. Il faut du temps pour chercher les infos, et il est déjà temps d'envoyer le rapport... On n'a parfois que peu de temps à passer avec le jeune, mais on fait ce travail avec le cœur »... un texte dans lequel apparaît la frustration : conclure un rapport sans prendre en compte le reste, des pistes de solution adaptées et justes mais parfois pas prises en compte, avec quelles conséquences ? « Où trouver le sens de fournir de bons rapports dans ces conditions ? Pour plaire à la hiérarchie ? Aider ? Autre chose ? »*

*« Effectivement, on a beaucoup de gabarits pour faire le travail et effectivement, on se dit que ce n'est pas grand-chose : on rentre dans une routine professionnelle des tâches qui nous incombent, tout en étant différentes pour chaque jeune. L'écrit reste primordial dans notre métier. Comme on dit, les écrits restent, les actes s'envolent. Ça retrace chaque décision prise, le travail fait, les observations, ça permet de garder un fil conducteur et de se recentrer sur nos missions principales parce que souvent, on voudrait en faire plus. Quant aux autorités mandantes... pourquoi devons-nous rendre des écrits ? Ils ne sont pas toujours pris en considération. Que fait-on quand on n'a pas été entendu et que la situation devient dramatique ? Le travail sur le terrain est là, pas toujours reconnu à sa juste valeur... »*

*« Les écrits prennent une grande place dans notre quotidien, parfois au détriment du temps passé avec les personnes que l'on accompagne. Il y a des procédures à respecter. Pour chaque nouveau jeune, il y a au moins cinq documents obligatoires à compléter avec lui. Quotidiennement, pour chaque jeune, nous devons noter nos observations. Parfois, l'inspiration manque. Quand le jeune ne pose pas de souci, qu'il n'y a pas de comportement débordant, nous n'écrivons que quelques mots. Ensuite, quand vient le temps du rapport – il arrive vite : 20 jours, c'est court !-, nous avons du mal à écrire quelque chose en étant complet. C'est une routine. Avec au début les mêmes phrases bateau, les mêmes formules, par habitude... »*

*« Etant en première ligne, une multitude d'informations sont en notre possession. Nous devrions être capables de mieux en rendre compte avec les outils que nous mobilisons pour y arriver. Avec la professionnalisation du métier de l'éducateur, l'écrit est devenu une nécessité. Il en va de la survie de notre métier et de la reconnaissance de celui-ci, il faut valoriser notre savoir-faire. Trop souvent, ce sont d'autres professionnels qui ne vivent pas le métier dans leur chair qui écrivent à notre place. Il est temps de reprendre confiance et d'oser écrire. »*

*« Il est important que les éducateurs persévèrent dans l'écriture car ils sont témoins de la vulnérabilité des personnes qu'ils encadrent. Des personnes vulnérables qui ont elles-mêmes du mal à faire comprendre leurs mots. Les préjugés, la stigmatisation qui font que souvent, on a du mal à voir ces personnes autrement que par ce qu'on a l'habitude d'en dire. Et pourtant, nous sommes témoins de petits détails et qui nous ouvrent une autre facette de ce que ces personnes sont. Mais si nous n'écrivons pas ces détails observés, nous risquons de les oublier et de les priver de la possibilité que nos regards à leur égard puissent changer. »*

*« Les mots parfois manquent pour communiquer et exprimer ce qui a été vécu. Parfois les mots surgissent brutalement, mais sont tus de peur d'être dévoilés, d'être*

*mis à nu car les mots sont le reflet de l'être, de l'âme, de l'émotion du moment. Parfois les mots sont choisis, enjolivés ; parfois les mots sont des petits cailloux qui ricochent entre eux, entre l'éducateur et le sujet accompagné ; parfois les mots sont des cris étouffés, des SOS envoyés, des blessures. Parfois les mots sont couchés par nécessité, besoin, une bouée pour éviter de totalement couler. Parfois, ils sont des résistants, visibilité la part émergée de l'invisibilité du travail, des ressentis, des miroirs pour regarder ou se regarder. »*

*« Il y a un début à tout. L'important, c'est de se former et de s'équiper. Avec l'envie et le soutien et la persévérance, ce qui paraît impossible peut devenir possible. »*

*« J'écris toujours comme je parle : sur le moment mon analyse est différente, je pense qu'il me faudra écrire davantage avec le temps. »*

*« C'est une grande responsabilité. Ecrire de façon objective afin de respecter l'autre dans son entièreté. Mots qui libèrent mais n'enferment pas l'autre. Ecrire, c'est un pouvoir sur l'autre qui permet de prendre des décisions le concernant. Comment ne pas se tromper et être au plus près de leur réalité ? Choisir le bon chemin pour eux ? »*

**A**près la phase de lecture, Bénédicte Wantier propose une prise de parole, en guise de retour sur l'expérience vécue pendant le temps d'écriture.

Quelques réactions, tous intervenants confondus :

- *« C'était la première fois que j'écris pour écrire, sans nécessité, ni obligation. Je n'ai pas lu mon texte, mais il parle de mon vécu plutôt que mon métier. »*
- *« Intéressant de nous mettre tous sur la même longueur d'onde au début. Avec ensuite, la possibilité pour chacun de partir dans des directions différentes à partir d'un même départ. »*

● « En lisant la description de l'atelier, je pensais qu'on parlerait des pistes pour nos écrits, mais je me rends compte finalement que c'est à nous à trouver des pistes... »

● « On me demande souvent de faire des formations à l'écriture professionnelle dans des institutions. Mais je ne vais jamais vous dire comment écrire : pourquoi venir chercher chez quelqu'un dit « expert » ce en quoi vous êtes des experts ? C'est la raison pour laquelle on part toujours de comment vous écrivez déjà bien ! Vous l'avez vu, tout le monde a écrit. On ne peut jamais dire les éducateurs ne savent pas écrire... »

● « Dans l'ensemble des écrits des éducateurs, je trouvais que les mots étaient justes, l'émotion était juste. D'ailleurs, je hochais la tête en même temps. Mais un problème m'apparaît comme évident : c'est à quel point nos écrits sont mal utilisés après... On n'écrit pas mal en fait, mais la réalité de notre terrain fait qu'on ne dispose pas du temps nécessaire... Ensuite, nos écrits sont mal utilisés, mal reformulés, mal lus, lus en diagonale... Là, je sens monter une petite colère interne : on utilise nos productions, liées au temps qu'on a passé à accompagner, et ensuite, ce que devient notre écrit n'est plus représentatif de ce qu'on a écrit à l'origine, parce que la hiérarchie a modifié des termes, supprimé des paragraphes pour les pouvoirs mandants. Et parfois, l'écrit est bien rédigé, et au final, on se rend compte que les décisions prises n'ont rien à voir avec ce que nous avons recommandé... »

● « J'aimerais rebondir sur la considération de nos écrits et sur la démarche : on devrait mettre l'écrit au milieu de la table et réfléchir au départ de l'écrit. C'est frustrant, parce que pour l'instant, c'est l'inverse qui se passe... Si on pouvait poursuivre le chemin de la réflexion au départ d'un écrit, ce serait intéressant, plutôt que de diffuser le rapport. »

● « Dans les recherches menées dans les institutions, j'ai remarqué que les éducateurs étaient dépossédés, à un moment donné, de leurs écrits, surtout dans les étapes décisionnelles. Au départ, on avait un ensemble d'écrits, qui disaient telle chose, et puis on remarquait que le contenu était différent en fin de course. Le discours changeait dans les contenus et dans les formes, parce que l'AS, la secrétaire, le psychopédagogue...refaisait les écrits après... Il s'agit d'une dépossession du pouvoir. »

● « Mais c'est quand même notre nom qui figure sur le document final... »

● « Personnellement, je refuse que mon nom soit indiqué à la fin d'un rapport qui a été modifié... »

● « Comme vous l'avez vu, pendant l'atelier, j'étais aussi en train d'écrire... A mon avis, rien de pire que d'écrire avec quelqu'un qui regarde comment on écrit. Je veux éviter l'effet terrible de ce moment où on écrit en étant soumis à l'observation de l'autre. L'idée, c'est d'écrire ensemble. Je suis dedans. Je prends la plume aussi. »

● « Oui, c'est vrai que le vécu scolaire, avec le prof qui regarde par-dessus l'épaule pour ne voir que ce qui ne va pas dans votre écrit, est traumatisant. L'école a l'art de souligner ce qui ne va pas... »

- *« Oui, on est très imprégnés par les habitudes scolaires par rapport à l'écriture... »*
- *« Pour conclure, j'aimerais dire que vous avez pris la plume et vous avez produit cet écrit, qui vous appartient. Qu'est-ce qui vous empêche de continuer... peut être en équipe, ou pas, mais pourquoi pas continuer ? »*